

FICTION

Youssef Amine Elalamy, *Big le Grand* (extrait)

RELIEF – *Revue électronique de littérature française* 14 (1), 2020, p. 25-28

DOI: doi.org/10.18352/relief.1063

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

On prêtait au Président Big le Grand des pouvoirs et une anatomie hors du commun. Il était de ceux, bénis par le ciel, dont le cœur était placé du côté droit pour qu'il puisse battre à la gloire de Dieu et continuer à pomper le sang, à l'abri du diable. A leur mort, ceux-là ne pourrissaient pas et, même à dix pieds sous terre, ils gardaient leur apparence et semblaient seulement dormir. Après quelques jours, ils se desséchaient légèrement, gardaient leurs cheveux et leurs ongles intacts et leur peau, bien que quelque peu déshydratée, continuait à embaumer le musc, l'encens et la fleur d'oranger. La résistance de leur corps à l'appétit morbide des vermines était, aux yeux de tous, une preuve incontestable de leur supériorité sur le règne animal et, par voie de conséquence, sur les bipèdes de leur espèce. Pour l'heure, personne n'avait encore jamais vu son Excellence mourir et on n'eut donc aucun mal à le proclamer immortel.

Né droitier de cœur, Big le Grand avait cultivé une véritable aversion pour la gauche et ne pouvait imaginer que l'on pût boire, manger, se peigner ou même se moucher, autrement qu'avec la main droite. On tenait de son propre chambellan que sa démarche atypique, ce curieux boitillement que l'on avait longtemps mis sur le compte d'une ancienne blessure de guerre, provenait en réalité de son obstination à ne jamais porter de chaussure gauche à son pied gauche qu'il forçait à rentrer dans une deuxième chaussure droite. Toujours selon les indiscretions dudit chambellan, il avait pris l'habitude, de jour comme de nuit, de dormir avec ses chaussures, non pas pour être prêt en cas d'urgence ou de possible trahison, comme on aurait pu le penser, mais uniquement pour être sûr de ne jamais se lever du mauvais pied.

Big le Grand était un de ces êtres supérieurs à qui la nature elle-même faisait allégeance et plus d'un homme avait juré avoir vu de ses propres yeux les arbres s'incliner à son passage et retenir leurs feuilles, même en pleine

bourrasque, pour lui offrir de l'ombre ; ou tendre une branche et lui mettre leurs fruits à portée de main pour qu'il puisse les savourer. Certains encore disaient l'avoir vu traverser un fleuve à pied sans se mouiller, quand d'autres racontaient, sans jamais se lasser de le raconter, comment un soir de pleine lune, ils l'avaient vu appliquer uniquement un peu de salive sur ses fesses puis s'asseoir dans un brasier au milieu des flammes sans se brûler.

De toute évidence, le Président Big appartenait à ces êtres non pas étranges ni bizarres, mais tout simplement suprêmes et qui voient ce que les autres, confinés au bas de l'échelle, ne peuvent en aucun cas voir ni même entrevoir. C'est ainsi qu'il pouvait entendre, à des kilomètres, les voix de ceux qui médisaient ou, pire, complotaient contre lui et prédire, longtemps à l'avance et avec une grande précision, le moment ainsi que le lieu exact où ils avaient planifié de commettre leurs méfaits. Il avait tellement de yeux et d'oreilles qu'il savait à coup sûr lequel de ses généraux allait disparaître dès le lendemain à la première heure pour ne plus jamais revenir souiller de ses brodequins poisseux cette terre bénie, et pouvait prédire avec la précision d'un oracle, à quelle minute son âme allait quitter son corps, l'abandonnant à son triste sort de mortel dans les fonds marins parmi les sirènes, les poissons, les crustacés et autres coquillages. De même qu'on le disait capable de déplacer aussi bien des objets que des personnes sans même les toucher, soulever une table par la seule force du regard ou même défaire, à distance, la ceinture d'un de ses conseillers et le voir, habillé d'un simple boxer blanc à pois rouges, se prendre les pieds dans son pantalon pour se retrouver à quatre pattes, implorant le pardon dans cette posture on ne peut plus animale.

Le moins que l'on puisse dire c'est qu'il avait la *baraka* ; il gagnait à tous les jeux et finissait toujours par ridiculiser ses adversaires qui peinaient à marquer le moindre point. Tous les ans, on organisait une loterie nationale, et tous les ans, c'était encore lui qui tirait le bon numéro et remportait le premier lot d'une valeur mille fois supérieure à celle de tous les autres lots réunis. N'ayant jamais pu percer le secret de cette chance infaillible, on finit par conclure que c'était Dieu lui-même qui triait les carnets de loterie pour lui choisir le billet gagnant. Personne ne l'avait jamais vu perdre et c'est pourquoi, lorsqu'au terme d'une partie de chasse il revenait bredouille, on s'empressait de déduire que, ce jour-là, son Excellence n'avait pas perdu la main, mais que dans un élan de générosité, il avait décidé de gracier ces pauvres bêtes qui lui seront reconnaissantes pour le restant de leurs jours.

Toutefois, l'exploit le plus incroyable, celui qui impressionnait grands et petits, et dont tout le monde avait entendu parler était celui que Big le Grand avait accompli à la veille de sa naissance, lorsqu'il logeait encore à l'œil, bénéficiant du gîte et du couvert et n'avait pas encore montré le bout de son Nez

Suprême. Plongé dans les eaux amniotiques, il avait interpellé sa mère à la fin de son cinquième mois de grossesse, lorsque les habits qu'elle portait ne parvenaient déjà plus à cacher la protubérance de son ventre, lui livrant dans le menu détail, la procédure à suivre en cas de contractions. Il lui avait d'abord prédit qu'elle accoucherait par voie basse et qu'aucune lame ne viendrait entamer sa peau, mais l'avait toutefois prévenue que l'accouchement serait difficile et nécessiterait plusieurs heures de travail en raison du futur destin de son Fœtus Suprême, lequel destin l'obligerait, pour lui donner naissance, à accoucher d'une nation entière.

Quatre mois jour pour jour après cet événement, on vit la pluie tomber en gouttes de lait transformant le sol ici et là en flaques de beurre rance et, peu avant midi, le petit Big naquit sans qu'aucune main ne vienne le chercher, avec quatre incisives dans la bouche qui devaient lui servir ensuite, aussitôt dégagé du col de l'utérus, à couper lui-même le cordon qui le reliait à sa mère pour s'en libérer, annonçant ainsi, dès son entrée sur scène, sa vocation de libérateur et son penchant précoce pour les télécommandes et autres appareils sans fil. Nul ne pouvait soupçonner alors qu'il ferait ses débuts dans la vie en tant qu'orateur, et ce, dès le premier instant. En quittant sa mère, la tête déjà recouverte de frisettes laquées à l'amniotique, au lieu de crier comme l'aurait fait n'importe quel nouveau-né, il se contenta de se racler la gorge et d'éclaircir sa voix, comme s'il s'apprêtait à faire un discours, bien décidé à accomplir son illustre destin. Et tandis qu'il accordait son instrument à vent, ses yeux s'exerçaient déjà à scruter l'assistance venue à sa rencontre ce jour-là. De toute évidence, il y avait là, inscrit dans ces gestes spontanés et somme toute instinctifs, tout un projet de vie, lourd de promesses.

Ensuite, le petit Big fixa ce qui restait du cordon à son nombril en faisant un joli nœud et jeta un coup d'œil furtif entre ses jambes pour s'assurer qu'il était bien un garçon et non une fille, un être sentimental, voué à la reproduction de l'espèce, que l'on finirait par marier malgré elle et qui n'aurait de réel pouvoir, tout au long de sa vie, que sur une pile de vaisselle ou un amas de lessive. C'est à ce moment-là qu'il vit, posée sur une chaise, de la layette en laine bleue qui finit de le rassurer quant à la nature de ses chromosomes et, plus globalement, quant à ses perspectives d'avenir.

Après quoi, il remarqua ces seins semblables à deux coupes pleines, les soupesa pour juger de leur poids et choisit le plus gros qu'il entreprit de suçoter en prenant garde de ne pas le mordre puis, très vite, comprenant que le liquide crémeux pouvait couler ou même gicler en exerçant une simple pression sur le téton, il se mit à traire sa mère et à s'abreuver de lait à même le bol, allant même jusqu'à introduire le doigt dans la porcelaine pour racler le gras. A deux mois seulement, il rejeta le sein et, avec lui, le lait maternel, affi-

chant sans complexe sa préférence pour le yaourt bulgare et ne retournera au sein que bien des années plus tard, confirmant ainsi sa réputation de tuteur vorace, lorsque son médecin particulier, voyant que son Excellence avait perdu l'appétit, recrutera toute une promotion de petites infirmières bulgares qui cachaient sous leur tablier blanc de quoi étancher la soif d'un régiment entier, et que l'on avait, du moins pour certaines d'entre elles, sauvées d'un mari violent ou d'un amant impétueux. Avant de lui livrer, le médecin se plia à ses ordres et fit laver les jeunes filles en profondeur et jusque dans leurs parties intimes, afin qu'il ne restât nulle trace de leur libertinage et qu'en elles, il ne subsistât pas la moindre particule d'homme bulgare, ni d'homme tout court. Partant du principe que pour pouvoir ouvrir ou même enfoncer une porte il faut au préalable qu'elle soit fermée, on eut ensuite recours à un éminent chirurgien brésilien pour recoudre, l'un après l'autre, tous ces hymens bulgares et faire reflourir à l'endroit même où il avait été déchiré, un pucelage tout neuf, non pas pour sauver l'honneur de ces filles, comme il est de coutume ici dans le pays, mais bien pour sauver celui de Big le Grand, le seul habilité devant les caméras de la télévision nationale à inaugurer en déchirant le ruban. Une fois lavées en profondeur puis recousues, les jeunes bulgares pouvaient à nouveau être estampillées halal et passer, aux yeux de son Excellence, pour de la chair comestible.

Le petit Big Suprême faisait partie de ces rares échantillons de la gent masculine qui venaient au monde circoncis et pouvaient jouir du privilège de ne jamais mettre leur verge entre les mains d'un homme, fussent-elles affublées d'un morceau de coton, d'un flacon d'alcool et d'une paire de ciseaux. Il n'était visiblement pas homme non plus à se mettre à genoux et encore moins à quatre pattes comme n'importe quel vulgaire animal et, à trois mois à peine, il passa directement de la position allongée à la station debout, en parfait équilibre sur ses deux jambes, se permettant même, le soir venu, de rejoindre son lit à cloche-pied, sous le regard incrédule de sa maman. Avant de retrouver les bancs de l'école, et sans avoir reçu la moindre instruction, son Excellence lisait couramment, rejetant de la main un yaourt bulgare ou un sirop contre la toux à cause de leur date de péremption. A l'âge de quatre ans seulement, et sans l'aide d'aucun tuteur, il parlait déjà un arabe classique à peine perturbé par un léger accent régional qui laissait deviner ses origines rurales. A six ans, il parlait deux ou trois dialectes et plusieurs langues, faisant clairement la distinction entre l'accent américain et l'accent anglais qu'il accompagnait toujours de quelques gestes de la main, le jugeant un rien efféminé.

Le roman *Big le Grand* paraîtra en 2021.